de cheval et du vin rouge. Enfin, on prit toutes les dispositions.

A deux heures du matin, le 15, tout était prêt; on n'attendait plus que l'ordre de se mettre en mouvement, le signal de l'attaque sur toute la ligne, et personne ne faisait doute que ce ne fût le signal de la victoire.

Quelques minutes après deux heures, l'ennemi lança un projectile creux de la garita de Mexico. Vingt minutes après un second coup fut entendu, puis plus rien.

Personne dans l'armée impériale, parmi tous ceux qui attendaient avec tant d'anxiété le signal de la bataille, ne se doutait que ces deux coups fussent destinés uniquement à Lopez, et qu'ils fussent un signal de rappel de la trahison.

X

DESCRIPTION DE MEXICO. — SITUATION DES FRANÇAIS. POSITION DIFFICILE DE NOTRE AMBASSADEUR. JUGEMENT SUR SA CONDUITE. CONTRE-GUÉRILLA FRANÇAISE.

Il nous faut voir maintenant ce qui s'était passé dans le reste de l'empire depuis le départ de Maximilien pour Queretaro.

Le reste de l'empire se composait de Vera-Cruz, de Puebla, de Mexico.

Puebla était assiégé par une armée nombreuse, sous le commandement de Porfirio Diaz, armée, du reste, médiocrement organisée pour faire un siége, surtout le siége d'une ville fortifiée comme Puebla. On était donc sans aucune crainte de ce côté.

On voyait à Vera-Cruz apparaître quelques corps qui pouvaient bien intercepter les

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U. A. N. L.

communications, mais incapables de réduire une place qui s'appuyait sur la mer.

Devant Mexico la situation n'avait guère changé. Les bandes qui l'entouraient étaient peut-être plus nombreuses et plus fortes; mais la ville était plutôt resserrée qu'assiégée encore.

Mexico est placé comme au fond d'un vaste entonnoir. De quelque côté que l'on se tourne, on n'aperçoit que des collines, des montagnes aux vives arêtes ou qui s'étendent en plateau. Ces montagnes, qui sont la défense de la ville, sont aussi un excellent lieu de retraite pour des bandes armées; aussi les bandes y pullulaient.

Mais les trois points importants de ces montagnes, les contre-forts extrêmes qui arrivent en angles aigus dans la vallée, en face de Mexico, étaient encore ou de nouveau au pouvoir des Impériaux. Comme ils commandaient les plateaux et les routes principales,

soit pour l'attaque, soit pour le ravitaillement, ils étaient pour ainsi dire une digue qui empêchait les bandes des montagnes d'investir Mexico.

Ces trois points étaient, au nord-est, — à environ 5 kilomètres, —Guadalupe, avec son église fortifiée et un camp retranché construit par le génie français; au sud et au sud-ouest, Tacubuya, et Chapultepec, avec son château, ses maisons aux terrasses crénelées et son camp retranché de Santa-Fé, aussi bâti par le génie français.

La ville même est défendue par une ceinture de fortifications en terre protégée par un fossé. Le mur est revêtu à l'extérieur et aux embrasures d'une cuirasse en *adobe*. Le fossé est profond de 2 mètres, large de 4; il est rempli d'eaux vives entretenues par un système de drainage établi pour dessécher la vallée.

Une citadelle, fortifiée de la même ma-

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

nière, mais avec des murs plus hauts, se compose de vastes bâtiments disposés en carré et dont les terrasses sont à l'épreuve de la bombe. Elle commande le sud-ouest de la ville.

Celle-ci n'est abordable, pour un ennemi mexicain, que par les routes principales. Le terrain qui les sépare les unes des autres est tellement marécageux et coupé de fossés, qu'il faudrait une infanterie très-ferme pour tenter par là une attaque. Ainsi s'explique pourquoi tout l'effort du siége se portera sur les *garitas*, c'est-à-dire sur les bâtiments d'octroi, jouant le rôle de portes de la ville, et se trouvant à l'endroit où ces routes principales entrent dans la ville.

En dehors des soins de la défense de Mexico, alors médiocrement attaquée, comme je viens de le dire, la préoccupation de Larès et des généraux Tavera, Platon Roa, Galvez,

O'Horan, ainsi que des autres qui étaient restés à Mexico, fut de constituer une armée.

Le noyau en était tout trouvé. Nous avons indiqué le nombre et le genre de soldats européens qui se trouvaient encore dans l'armée mexicaine.

Mais on a pu remarquer que, si les Allemands étaient formés en corps homogène et compacte, les Français étaient disséminés de ci de là sur plusieurs points de l'empire et dans divers corps mexicains. De plus, un grand nombre de nos soldats libérés qui avaient cherché quelque établissement au Mexique se trouvaient ruinés par la cessation de tout commerce. D'autres, non libérés du service militaire, n'avaient pas cru devoir obéir à la circulaire du maréchal; d'autres ne l'avaient pas pu, éloignés qu'ils étaient du centre de l'empire; ils avaient rejoint Mexico ou Puebla après le passage des dernières divisions de l'armée française, qui,

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U. A. N. L.

du reste, avait, au milieu de mars, définitivement quitté le sol mexicain.

La première pensée de tous ces gens-là était, comme il est habituel à tout Français, de courir se mettre sous l'aile du ministre de France. Ils n'y trouvaient une hospitalité ni luxueuse ni bienveillante, le ministre ne voulant pas aider les uns, qu'il était fort tenté de considérer comme des bandits, et ne pouvant pas servir efficacement les autres.

Je me heurte ici à l'une des parties de ce travail qui m'ont le plus préoccupé. J'ai fait les plus sincères efforts pour arriver à un jugement impartial et clair sur la conduite de notre ambassadeur. Je ne sais si c'est mauvaise chance de ma part, mais je n'ai jamais pu rencontrer de gens qui ne lui fussent pas hostiles. Je puis constater que ses ennemis sont nombreux, très-âpres et très-décidés dans leur hostilité. Je suis porté à croire que

l'histoire, si elle s'inquiète de ce diplomate, le traitera avec sévérité. Mais, dans ces conditions, je ne puis avoir la prétention de juger en dernier ressort un homme jeté au milieu d'événements qui nous touchent et nous passionnent, un homme que ses devoirs diplomatiques empêchent de se défendre.

Je constate donc qu'il a soulevé une masse de haines, de haines sombres, et j'en donnerai à la fin de cette étude une preuve saisissante et qui lui est inconnue. Toutefois je fais une large part aux difficultés de sa position.

Après le départ de notre armée, il était aux yeux du gouvernement mexicain un ennemi détesté pour lui-même et pour la France; pour lui-même, à qui l'on reprochait d'être seulement préoccupé de sa fortune, de la dot féerique de la jeune Mexicaine qu'il venait d'épouser (et on l'accusait de pousser à une entente avec les Juaristes

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

uniquement pour sauver cette dot); pour la France, à laquelle on attribuait tout le mal présent. Il n'avait donc aucune autorité, aucune influence auprès du gouvernement. De plus, ce gouvernement, ainsi que l'armée et la population mexicaines pouvaient éprouver la tentation de lui faire expier, maintenant qu'il était seul et faible, les abus de pouvoir, les taquineries, les insolences dont on accusait les Français.

J'ignore si ce qu'on appelle la colonie française, c'est-à-dire la masse du commerce français à Mexico, eut à se louer de lui. J'ai entendu là-dessus des appréciations diverses. Quant à l'armée, je veux dire les soldats français de toute catégorie demeurés après le départ de l'Intervention, il n'y a qu'un cri contre lui.

Ici je vois très-clair dans la situation.

Le ministre regardait tous ces irréguliers comme des déserteurs, et il y en avait un

certain nombre; comme des misérables, et il y en avait quelques-uns. Il était porté à exagérer la sévérité de son jugement sur eux en songeant aux difficultés qu'ils lui créaient, et elles étaient réelles.

Lui, sans autorité, ne devait avoir qu'un désir, c'est-à-dire le désir que les Français ne réclamassent jamais son intervention. Lui, qui voyait fort bien la victoire certaine des Juaristes, ne demandait qu'une seule chose, c'est-à-dire que tout ce qui était Français gardât la neutralité. Lui, ambassadeur de France, ne faisait qu'un seul rêve, le rêve cher à toute autorité française, et particulièrement à tout diplomate français à l'étranger, il voulait voir tous nos nationaux se courbant sous la discipline comme une armée docile. Il était porté à considérer comme ennemis de la France tous ceux qui ne prenaient pas le mot d'ordre de la légation. Lui, le compagnon politique du maré-

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

chal Bazaine, il admettait difficilement qu'il pût y avoir encore un soldat respectable au service mexicain, après la circulaire du maréchal. Enfin, le gouvernement français ne lui avait pas laissé les mines du Potose à distribuer aux compatriotes malheureux, et quant aux mines de *Real del Monte*, qu'il venait, disait-on, de recevoir en dot, on ne l'accuse pas d'avoir abusé de l'autorité conjugale pour en distraire quelque peu en faveur des Français.

Ceux-ci, d'autant plus exigeants qu'ils étaient plus malheureux, qu'ils étaient plus indisciplinés peut-être, se faisaient un plaisir très-malicieusement français d'augmenter les difficultés de position d'un homme qu'ils n'aimaient pas, dont ils disaient que beaucoup avaient eu à se plaindre et bien peu à se louer. Ils abusaient volontiers de la faiblesse actuelle de la légation, et si les plus mauvais se réjouissaient de pouvoir humi-

lier l'autorité défunte, quelques-uns des meilleurs ne pouvaient s'empêcher de faire joyeusement l'école buissonnière à la discipline.

Car cela est vrai de nous partout et historiquement, nous sommes aussi prêts à harceler le pouvoir quand il est faible que le pouvoir est prêt à nous écraser quand il est fort. C'est à peu près l'histoire de ce qui se passa à Mexico, au printemps de 1867, et sur *le Phlégéton*, en l'automne de cette même année, époque à laquelle l'ambassadeur retrouva, sous sa puissance, quelques-uns de ceux en qui il avait vu des rebelles peu de mois auparavant.

De plus, avec cet instinct de générosité exigeante qui est aussi de notre race, tous ces malheureux détestaient le ministre de ne pas faire ce que sans doute ils eussent fait eux-mêmes, de ne pas sacrifier une minime partie de l'immense fortune qu'il ve-

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

nait d'acquérir, pour le soulagement de compatriotes misérables.

Mais l'on comprendra mieux la situation, si l'on veut généraliser les détails d'une lettre que je choisis entre dix documents.

« Lorsque le corps expéditionnaire évacua le Mexique, je me trouvais dans l'intérieur, occupant un emploi de sous-lieutenant au 2° régiment de cavalerie mexicaine, emploi que j'avais accepté conformément aux circulaires du général.

« Je ne connus pas l'ordre de rentrer en France, mais les revers de la campagne de Zacatecas, ainsi que ma santé, s'altérant tous les jours, me forcèrent à donner, le 10 février, à Queretaro, ma démission, dans le but de profiter du dernier embarquement des troupes françaises.

« Je partis donc de Queretaro. Je fus un mois à faire les 50 lieues qui séparent cette ville de Mexico. Je ne vous parlerai pas des

obstacles qu'il m'a fallu surmonter. Je dirai seulement que, volé trois fois dans une même journée, je suis arrivé dénué de tout.

« Je connus en arrivant la circulaire du 15 janvier, menaçant de désertion tous ceux qui, comme moi, étaient encore liés au service militaire de la France; je ne fis que rire d'un pareil anathème, puisque j'avais dans ma poche mon brevet signé par le maréchal lui-même. Cependant je me présentai à la légation, d'abord pour remercier M. le consul de m'avoir envoyé un certificat à Cauntitlan où j'étais prisonnier, puis pour que l'on régularisât ma position. »

Il raconte alors les vains efforts qu'il fit pour être rapatrié, puis comment il écrivit au ministre une lettre qui resta sans réponse; comment, en son nom et au nom de ses camarades, il envoie au journal français, *le Courrier du Mexique*, une note où il indique la position où ils sont, « ou de deman-

CAPILLA ALFONSINA
U. A. N. L.

der l'aumône pour suffire aux dépenses de notre nourriture ou de perdre notre qualité de Français en reprenant du service dans l'armée mexicaine ; » comment, à la suite de cet article, il fut mandé à la légation, blâmé une première fois, muni, la seconde fois, d'une feuille de route, la troisième fois *aumôné* de 10 piastres qui prirent trop tôt fin. En somme, il fut obligé de rentrer dans l'armée mexicaine.

Quoi qu'il en soit, en février 1867, il y avait une situation imposée par les circonstances : une masse de Français, anciens soldats, malheureux, médiocrement accueillis par la légation, et qui dédaignaient l'aumône, rappelaient à tous qu'ils ne connaissaient d'autre métier que les armes. Les armes étaient assez en honneur alors et les Français aussi, — j'entends quant aux armes.

Le chef d'escadrons Chenet, que nous avons déjà vu à l'œuvre à Las Cruces et à

Toluca, pensa qu'il y aurait utilité pour l'empire à former un corps spécial de ces Français.

Au moins ainsi échapperaient-ils à la misère et aux tentations du brigandage. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'il n'y avait plus au Mexique ni commerce ni crédit. Beaucoup de nos anciens soldats restés au Mexique étaient sans habits, sans chaussures, sans nourriture. Les libéraux et les bandits les appelaient et les accueillaient comme de précieuses recrues.

Le 23 février, le commandant Chenet demande l'autorisation d'organiser un corps où l'on n'admettrait que des Français, avec les grades qu'ils avaient eus dans l'armée française. Cette organisation avait pour but de rassembler et de sauver quatre classes de soldats :

1° Ceux qui, libérés et entrés dans la vie civile à Mexico, n'avaient plus de moyens d'existence ;

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

2° Ceux qui, libérés ou non, n'avaient pu rejoindre à temps la colonne expéditionnaire en partance;

3° Ceux qui, enrôlés dans les corps mexicains, s'y trouvaient mal à l'aise;

4° Les déserteurs.

Plus tard, ce corps se composa d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et de génie; il en vint à compter près de 600 hommes, et prit le nom de contre-guérilla Chenet. Il avait d'abord été formé sous le nom de contre-guérilla française, titre qu'il abandonna sur les instances et après les démarches officielles du ministre de France.

Dans le principe, il ne devait être qu'un corps de cavalerie.

Dès le 24 février, le préfet politique, général O'Horan, permet les enrôlements, sauf ratification du ministre de la guerre, lequel donne aussi son autorisation, sauf ratification de l'empereur. Les enrôlés sont placés en

subsistance à la compagnie de gendarmerie commandée par le chef d'escadrons Chenet.

Le 20 mars, vingt-cinq hommes de cette contre-guérilla vont, commandés par le sous-lieutenant Blanchon, défendre Tacubaya, à 5 kilomètres sud-sud-ouest de Mexico, et relever un poste mexicain qui avait été attaqué le matin même par 400 hommes de Riva Palacio.

La petite troupe s'établit sur les *azoteas* (terrasses) de deux hautes maisons, de façon à commander la place par un feu croisé.

Le 23, la petite troupe crie de toutes ses forces : *Viva el emperador!* qui vient de remporter, dit-on, une victoire décisive, où l'on a tué 4,000 ennemis, blessé 2,000 et fait 10,000 prisonniers.

On racontait aussi que Lozada avait repris Guadalajara et Colima, à l'ouest sur la côte du Pacifique. D. Pascual Munoz avait relevé les armes de l'empire dans le Sud; les dissi-

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

dents de Cuernavaca se retiraient dans le Guerrero; les succès de la campagne de l'empereur à l'intérieur troublaient les assiégeants de Puebla. Acapulco tenait pour les Impériaux. On affirmait que, à San-Luis-de-Potosi, un soulèvement populaire en faveur de l'empire avait forcé D. Benito Juarez à se réfugier dans le Zacatecas. Enfin, on niait le siége de Vera-Cruz, et on ajoutait qu'il y avait là une garnison de 2,000 hommes bien suffisante pour résister à toute attaque.

En un mot, à cette date, tout allait aussi bien que possible pour l'empire.

Notre petite troupe française fut attaquée le 25, le 27; elle tint bon.

Le 28, on apprit l'arrivée de Marquez revenant de Queretaro.

XI

MARQUEZ. — SON PLAN DE CAMPAGNE. REDDITION DE PUEBLA.

A huit heures du soir, le 28, on reçoit l'ordre d'évacuer Tacubaya, Texcoco, Chalco, Guadalupe, Chapultepec. Tous les postes avancés de la ville sont abandonnés.

Chacun s'en étonne. On se demande pourquoi livrer à l'ennemi des postes si faciles à défendre, nécessaires au ravitaillement, commandant la capitale, et dont l'abandon doit ouvrir toutes les approches de la ville et la ville même à l'ennemi?

C'est que Marquez a besoin de ses meilleures troupes, de toutes ses troupes, pour une grande expédition qu'il a combinée pendant la route qu'il vient de faire.

Le 28, en effet, le corps qui a accompagné

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

Marquez depuis Queretaro n'est pas encore rentré. Mais déjà les chefs de corps ont reçu l'ordre de se préparer à entrer en campagne. Tous les Européens vont faire l'expédition, dont le but est encore mystérieux. Les hussards rouges, le bataillon Hamerstein, les gendarmes, le petit noyau de la contre-guérilla française sont désignés. Où va-t-on? Chacun s'accorde à croire que l'on va rejoindre l'empereur à Queretaro.

On quitte Mexico le 29.

La colonne est forte de 5,600 hommes, les meilleures troupes du Mexique. Elle emmène avec elle deux batteries rayées et une batterie de montagne. Mais où va-t-on? On ne prend pas le chemin de Queretaro. Non, l'on se dirige vers le sud-est, vers Puebla! L'on ne prend même pas la route directe de Puebla, mais on tourne sur la gauche, de façon à faire 60 lieues au lieu de 30, et comme si l'on voulait laisser Puebla à sa

droite. L'on prend la route de Apam, celle qui passe entre les deux lacs de Texcoco et de San-Cristobal.

Ce mouvement, qui excitait l'étonnement de toute la colonne, n'excite pas moins l'étonnement de l'historien. Ce fut, en effet, l'un des quatre ou cinq mouvements *pivotaux*, qui décidèrent des destinées de Maximilien; et c'est là-dessus que l'on s'est basé principalement pour accuser Marquez de trahison.

L'on fait remarquer que son premier, son unique devoir était d'aller dégager Maximilien; c'est l'ordre précis qu'il avait reçu, et il n'avait quitté Queretaro qu'à la condition expresse d'y revenir immédiatement. On fait encore remarquer que, même pour aller à Puebla, il prenait une route bien étrange, longue et difficile, quand la route directe était libre, ou du moins sans obstacles capables d'arrêter une troupe comme la sienne.

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U. A. N. L.

Cette route qu'il suivait tombait en avant de Puebla à Amozoc, sur le chemin de Vera-Cruz. L'on rapproche ces faits du débarquement de Santa-Anna dans le Yucatan, l'on rappelle que l'ex-dictateur était toujours resté, comme Marquez, un pur conservateur, que tous deux appartenaient à la même nuance politique, et l'on conclut que le général allait donner la main à Santa-Anna à Vera-Cruz pour le proclamer président de la république.

Les défenseurs de Marquez répondent que faire lever le siége de Puebla était la chose importante, attendu que dégarnir Mexico de ses meilleures troupes, avant d'avoir dissipé l'ennemi, c'était exposer la capitale à être prise par un coup de main sans guère de défense, et que laisser tomber Puebla aux mains de l'ennemi, c'était, ainsi qu'on le vit, fournir à cet ennemi des munitions et un matériel de siége. La marche sur Puebla avant

d'aller à Queretaro s'explique donc. Il est du reste improbable que Marquez s'en allât proclamer Santa-Anna, à l'aide des troupes européennes où les Autrichiens étaient les plus nombreux, à l'aide des troupes qui étaient nécessairement et personnellement dévouées à Maximilien.

Quant à la route assez inattendue, en effet, qu'il prit, on l'explique par des renseignements reçus sur la position de l'ennemi devant la ville et par l'avantage que les plaines où il s'engageait donnaient à sa nombreuse cavalerie.

Voilà les principaux arguments pour et contre : l'on peut juger. Pour moi, je ne trouve pas dans ces faits des preuves de trahison.

N'oublions pas, du reste, que Marquez, comme les autres hommes de son parti, ne devait cordialement rien à Maximilien, qui, appelé par eux, s'était appuyé sur eux alors seulement qu'il ne pouvait plus faire

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

autrement. Pour les conservateurs mexicains, il ne s'agissait donc pas avant tout de sauver l'empereur, pas même l'empire, mais de défendre la situation politique des conservateurs. A ce point de vue, Puebla était plus important que Queretaro, où, après tout, Marquez savait que Maximilien n'était pas en danger immédiat; Puebla, au contraire, était vivement pressé.

Enfin, Marquez était toujours resté pauvre; il était brave, dévoué avec enthousiasme à son parti; ce sont des qualités qu'on peut faire valoir comme supplément de défense.

L'on partit donc le 29 mars. A Los Reyes, l'on quitta la route directe de Mexico à Puebla, comme si l'on redoutait les passages du rio Frio, et l'on prit sur la gauche par le chemin qui longe le lac de Texcoco.

Le 31, à San-Cristobal, le commandant Chenet apprit que l'on allait à Puebla, où il trouvera 300 zouaves français qui l'attendent pour entrer dans sa contre-guérilla. Là, il abandonne le commandement de sa compagnie de gendarmerie franco-mexicaine; il se met à la tête du petit corps de volontaires français, qui compte alors 75 hommes et à qui l'on confie la batterie de montagne.

On approche de Puebla. A l'étonnement de l'armée on dépasse la ville, on la laisse sur la droite; on va de l'avant vers Huamantla.

Tout à coup le bruit se répand que Puebla s'est rendu. Nul ne le veut croire. Les Libéraux n'ont pas d'artillerie de siége; les forts qui défendent la ville sont, au contraire, parfaitement armés et approvisionnés; Puebla peut, sans même être secouru, tenir une année entière.

Mais ce n'est que trop vrai. Puebla s'est rendu. On dit que le vieux Marquez, en apprenant cette nouvelle, a pleuré de déses-

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U. A. N. L.

poir. On raconte cent traits de la défense de la ville. Les habitants, les soldats, les 300 Français qui de Puebla se sont engagés dans la contre-guérilla Chenet, se sont battus dans les rues avec un acharnement inouï.

Mais le gouverneur de la place, le général Noriega, a rendu les forts, qui mitraillent les défenseurs de la ville. Ceux-ci se rendent. A quoi bon? Quelle loi de droit des gens est respectable pour les Juaristes? 115 officiers sont fusillés près du cimetière du Carmen.

Nos pauvres zouaves, qui se sont battus comme des endiablés, restent, en bien petit nombre, prisonniers dans la ville où leur chef nominal les retrouvera quand, prisonnier lui-même après le siége de Mexico, il sera envoyé à Puebla avec le reste de sa troupe.

Le général Noriega, seul de tous les offi-

ciers supérieurs, a la vie sauve. Faut-il voir en lui encore un lâche ou un traître [1] ?

1. Peut-être fut-il seulement un incapable. C'est l'avis du brave et loyal maréchal Almonte que j'ai pu consulter sur quelques-uns de ces hommes. On peut donc penser que Noriega, général instruit, mais non homme d'action, perdit la tête au milieu de la fusillade. Je suis heureux de pouvoir offrir cette chance d'atténuation aux Mexicains qui portent honorablement ce nom-là.

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.